

Europe Solidaire Sans Frontières > Français > Amériques Nord et Sud > Mexique > A gauche (Mexique) > Adolfo Gilly > **A la mémoire d'Adolfo Gilly (1928-2023) - Une évocation très personnelle**

IN MEMORIAM

A la mémoire d'Adolfo Gilly (1928-2023) - Une évocation très personnelle

dimanche 9 juillet 2023, par [RODRGUEZ LASCANO Sergio](#) (Date de rédaction antérieure : 7 juillet 2023).

Le 4 juillet dernier a été annoncé le décès du camarade Adolfo Gilly. Pendant 45 ans de ma vie militante, Adolfo a été mon camarade. Nous n'étions pas toujours d'accord, nous débattions souvent avec une force démesurée, mais nous nous respections toujours et, surtout, nous n'avons jamais cessé d'être des camarades.

Le 4 juillet dernier a été annoncé le décès du camarade Adolfo Gilly. Il souffrait depuis trois ans d'une maladie qui le retenait la plupart du temps à la maison. Cela ne l'a pas empêché de continuer à écrire et à être attentif à ce qui se passait dans le pays et dans le monde. Un livre magnifique a été imprimé récemment sous le titre : *Étoile et Spirale*. Il semblerait que, sachant que la fin était proche, il raconte une série de situations et de personnages qui l'ont marqué, que ce soit pour sa formation sentimentale, comme il aimait à le dire comme synonyme de sa formation militante, ou pour sa formation théorique : Victor Serge, qu'Adolfo admirait tant, André Breton, Octavio Paz, dont il reprit l'idée que sa patrie dans la vie était le XX^e siècle ; Pancho Villa, le grand organisateur de la plus grande armée d'en bas de la révolution, Bolívar Echeverría, le véritable continuateur de Walter Benjamin ; Friedrich Katz, le meilleur historien de Pancho Villa ; les mineurs boliviens indigènes, l'enterrement des cendres de Don Luis Villoro en territoire rebelle zapatiste et la rébellion indigène zapatiste transcendante.

C'est également dans cette dernière partie de sa vie qu'il a écrit deux livres sur le général Felipe Ángeles, des livres qui constituent non seulement une grande contribution à l'histoire mexicaine, mais aussi deux œuvres littéraires de premier ordre. Adolfo était un maître des lettres, il savait choisir, agencer et dessiner les mots et avait la capacité de construire des métaphores qui provoquaient la pensée et la réflexion.

Pendant 45 ans de ma vie militante, Adolfo a été mon camarade. Nous n'étions pas toujours d'accord, nous débattions souvent avec une force démesurée, mais nous nous respections toujours et, surtout, nous n'avons jamais cessé d'être des camarades.

Même lorsqu'il a quitté le Partido Revolucionario de los Trabajadores (Parti révolutionnaire des Travailleurs, PRT) avec des camarades de grande valeur, nous avons maintenu la communication et de bonnes relations.

Je me souviens que le 6 juillet 1988, à 17 heures, une heure avant la fermeture des bureaux de vote de l'élection remportée par Cuauhtémoc Cárdenas et à l'occasion de laquelle Manuel Bartlett avait organisé la fraude électorale afin de donner la victoire au misérable Carlos Salinas de Gortari, nous nous sommes retrouvés sur la place Rio de Janeiro à Mexico pour discuter.

Je l'ai accueilli en lui disant : « *ils ont gagné et maintenant qu'est-ce qu'ils vont faire ?* » Et je me

souviens de sa réponse, pleine de sincérité : « *Je n'en ai aucune idée, mais nous devons nous battre* ». Quelques heures plus tard, une réunion a été organisée avec les trois candidats de l'opposition à la présidence, Manuel Clouthier du Parti d'action nationale, Rosario Ibarra, candidate du Parti révolutionnaire des Travailleurs, et Cuauhtémoc Cárdenas d'une large coalition de différents partis, ainsi qu'avec leurs différentes équipes de campagne. Il a été décidé d'organiser une marche vers le secrétariat d'Etat à l'Intérieur pour dénoncer la fraude.

Quelques jours plus tard, j'ai parlé à Aldo pour lui dire que des délégués du PRT aux bureaux de vote ayant constaté que Cárdenas avait gagné, et il m'a demandé si nous étions prêts à le déclarer, ce à quoi j'ai répondu par l'affirmative. Plus tard, nous nous sommes rencontrés, lui et deux autres de ses camarades. A cette occasion, ils ont proposé à plusieurs dirigeants du PRT que Rosario Ibarra assiste à une conférence de presse qui se tiendrait au domicile de la famille Cárdenas pour faire connaître la position du PRT selon laquelle ce dernier avait gagné les élections. Nous y sommes allés et Rosario a déclaré : « *L'ingénieur civil Cárdenas a gagné, nous allons défendre sa victoire parce que nous avons un besoin urgent qu'il entre au gouvernement, parce que nous serons son opposition de gauche* ».

Je dis cela parce que Gilly a compris, contrairement à de nombreux intellectuels qui ont momentanément soutenu Cárdenas, qu'il était important que le candidat de la gauche révolutionnaire dise qui avait gagné les élections.

Par la suite, nous sommes restés en contact tout au long de l'année, et plus particulièrement à la suite de l'insurrection zapatiste. Nous nous sommes rendus ensemble au Chiapas à plusieurs reprises.

Il y avait chez Adolfo une combinaison de ce que Hal Draper appelait les deux âmes du socialisme : l'âme étatiste et l'âme d'en bas.

Dans l'épilogue de *La révolution interrompue*, Gilly a exprimé sa vision stratégique en indiquant les trois façons de comprendre la révolution mexicaine. Ce livre a apporté de nombreuses contributions, mais je pense que la principale a été de comprendre la révolution mexicaine comme une révolution interrompue, en partant de l'idée de Trotsky selon laquelle la prochaine révolution commencerait là où celle d'Emiliano Zapata s'est arrêtée.

L'autre idée centrale était de situer la révolution mexicaine de 1910-19 dans le cadre du processus de révolution mondiale du 20^e siècle. La seconde, seulement après la révolution russe de 1905.

Je crois que cette idée n'était pas simplement une élaboration théorique, elle était liée à sa vie militante. Son action sous le gouvernement de Perón et les grandes mobilisations ouvrières en Argentine ; son séjour de quatre ans en Bolivie et ses discussions inlassables avec les mineurs d'Oruro, qui n'étaient pas seulement des mineurs, mais aussi des indigènes, quelques mois après la révolution bolivienne de 1952, qui a conduit à l'émergence du Mouvement national révolutionnaire ; ensuite, son séjour au Guatemala, où il est entré en contact avec de jeunes soldats qui s'étaient rebellés contre la dictature guatémaltèque, son affection et son respect pour Yon Sosa et son militantisme au sein du MR 13, malgré les calomnies qui ont été lancées contre lui et ses camarades mexicains qui ont donné leur vie dans ce mouvement, comme David Aguilar Mora ; son séjour à Cuba, où il a vécu la transition d'une révolution populaire anti-impérialiste à une révolution socialiste, puis son emprisonnement au Mexique et son contact avec des personnes aussi précieuses que Víctor Rico Galán.

Je crois que les deux textes fondamentaux pour son élaboration ont été deux livres de Trotsky : *L'histoire de la révolution russe*, en particulier ses premières pages, et les écrits de Trotsky sur le

Mexique, en particulier les deux qu'il a écrits sur le gouvernement du général Lázaro Cárdenas.

La révolution interrompue a été un choc pour beaucoup d'entre nous, jeunes de 21 ans. Soudain, l'histoire du Mexique a cessé d'être une série de cartes racontées par les vainqueurs pour devenir l'histoire d'en bas, racontée d'en bas.

On peut être d'accord ou non avec la vision stratégique globale exposée dans la dernière partie du livre, mais ce qui est indéniable, c'est que cette conclusion a provoqué et remis en question une gauche qui était très faible en matière de réflexion théorique.

Quelques années plus tard, Arturo Anguiano écrivit un livre intitulé *El Estado y la política obrera del cardenismo* (L'État et la politique ouvrière du cardénisme) qui, dans une perspective différente de celle de Gilly, reflétait l'autre point de vue de la gauche dans la perspective du marxisme révolutionnaire, donnant ainsi naissance à deux textes clés de la pensée émancipatrice mexicaine.

Au milieu de l'année 1993, Adolfo et moi nous sommes réunis pour concevoir le lancement d'une nouvelle revue, intitulée *Vientos del sur* (Vents du Sud). En janvier 1994, ces vents se sont manifestés avec une telle force qu'ils sont devenus le thème central de la revue. Quelques années plus tard, nous avons tous deux quitté la revue que nous avons conçue et fondée, lui parce qu'il a accepté un poste au sein du gouvernement de Mexico lorsque Cárdenas a remporté les élections en 1997 et moi parce que j'ai décidé de m'impliquer dans la formation de la proposition civile de l'EZLN.

Déjà dans les dernières années de sa vie, de temps en temps, nous prenions le petit-déjeuner et les heures passaient à parler du Mexique et du monde. De la tendance démocratique du SUTERM, du sens des luttes du peuple bolivien pour renverser les présidents, des migrants et de la délocalisation des capitaux, de la façon dont la carte du capitalisme dessinée par Marx atteignait maintenant « *sa pleine dimension* », et de tant d'autres choses.

Nous nous sommes rencontrés pour la dernière fois lors de l'hommage à Luis Villoro et du séminaire « La pensée critique face à l'hydre capitaliste », en territoire rebelle zapatiste. Il y a fait une intervention vraiment remarquable.

Ensuite, en raison de nos maladies réciproques, nous n'avons plus été en mesure de poursuivre nos petits-déjeuners, ce qui était dommage, je pense que nous en avons, tous deux, besoin.

Les trois dernières années, tout s'est fait par téléphone, il sortait très peu et ce que j'ai fait, c'est de lui parler au téléphone de temps en temps, de lui demander des nouvelles de sa santé, de savoir comment il allait et de reprendre en quelque sorte nos petits-déjeuners.

Nous avons parlé de la mort de Mike Davis, de la crise de la pensée émancipatrice de gauche au Mexique et dans le monde, de la lutte pour la libération des prisonniers politiques sous le gouvernement de satrapes de Daniel Ortega, de la vacuité des journaux mexicains, de l'invasion russe de l'Ukraine, etc.

La dernière chose que je lui ai envoyée est le texte que j'ai écrit à l'occasion de la mort de notre cher Hugo Blanco, dans lequel je rappelais son intervention pour défendre José María Arguedas contre les attaques ignobles de Mario Vargas Llosa. Il ne m'a pas répondu, il est mort quelques jours plus tard.

J'ai dit plus haut qu'Adolfo était un homme qui portait en lui les deux âmes du socialisme, mais pour être juste, il convient de souligner qu'aux moments clés de la confrontation entre ceux d'en bas et ceux du pouvoir, en particulier lorsqu'il était fonctionnaire, lors de la grève des étudiants

universitaires organisée par le Conseil général de grève en 1999-2000, il n'a pas hésité, il s'est toujours rangé du côté des étudiants.

Je voudrais reproduire ce que les camarades zapatistes ont dit sur la signification pour eux de Luis Villoro, Pablo González Casanova et Adolfo Gilly :

« Nous, nous, les zapatistes, nous disons seulement : "N'ayez pas peur d'être laissés pour compte : N'ayez pas peur d'être laissés seuls par ceux qui n'ont jamais été vraiment avec vous. Ce sont eux qui ne vous méritent pas. Ceux qui assistent à votre douleur comme s'il s'agissait d'un spectacle étranger, qu'ils aiment ou non, mais dont ils ne feront jamais vraiment partie.

N'ayez pas peur d'être abandonnés par ceux qui ne cherchent pas à vous accompagner et à vous soutenir, mais à vous gérer, à vous dompter, à vous livrer, à vous utiliser, puis à vous écarter.

Peur, oui, d'oublier votre cause, d'abandonner votre combat.

Mais tant que vous tiendrez bon, tant que vous résisterez, vous aurez le respect et l'admiration de nombreuses personnes au Mexique et dans le monde.

Des personnes comme celles qui sont ici avec nous aujourd'hui.

Comme Adolfo Gilly.

Ce que je vais dire n'aurait jamais dû être dit. Pourquoi ? Au départ, Adolfo Gilly et Pablo González Casanova avaient tous deux déclaré qu'ils ne pourraient pas être présents, en raison de problèmes de santé. Mais Adolfo est ici, et nous lui demandons maintenant de dire cette partie à Don Pablo plus tard". »

Le défunt sup Marcos a raconté que quelqu'un l'avait un jour interrogé sur le fait que l'EZLN accordait autant d'attention à Don Luis Villoro, Don Pablo González Casanova et Don Adolfo Gilly. L'argument était basé sur les différences que ces trois personnes entretenaient avec le zapatisme, et le fait qu'il ne montrait pas la même déférence envers les intellectuels qui étaient cent pour cent zapatistes. J'imagine que Sup a allumé sa pipe, avant d'expliquer :

« En premier lieu, a-t-il dit, ses divergences ne portent pas sur ce qu'est le zapatisme, mais sur les évaluations, les analyses ou les positions que le zapatisme adopte sur diverses questions. Deuxièmement, a-t-il poursuivi, j'ai personnellement vu ces trois personnes devant mes collègues dirigeants. Il s'agit d'intellectuels de grand prestige et d'autres moins prestigieux. Ils sont venus et ont dit ce qu'ils avaient à dire. Peu, très peu, ont parlé aux commandants. C'est seulement devant ces trois personnes que j'ai vu mes commandants, hommes et femmes, parler et écouter d'égal à égal, dans un climat de confiance mutuelle et de camaraderie. Comment ont-ils fait ? Il faudrait le leur demander. Ce que je sais, c'est que cela coûte cher, qu'obtenir la parole et l'oreille de mes supérieurs, dans le respect et l'affection, coûte cher. Troisièmement, ajoute le Sup, vous avez tort de penser qu'en tant que zapatistes, nous cherchons des miroirs, des acclamations et des applaudissements. Nous apprécions et valorisons les différences de pensée, bien sûr, s'il s'agit de pensées critiques et articulées, et non du genre d'absurdités qui abondent aujourd'hui dans le progressisme éclairé. Nous, zapatistes, n'apprécions pas une pensée si elle coïncide ou non avec la nôtre, mais si elle nous fait réfléchir ou non, si elle nous provoque ou non, et surtout, si elle rend pleinement compte de la réalité. Ces trois personnes ont, il est vrai, eu des positions différentes et même contraires aux nôtres dans des situations différentes.

Elles n'ont jamais, au grand jamais, été contre nous. Et, malgré les aléas de la mode, elles ont été à nos côtés.

Leurs arguments, contraires et souvent contradictoires aux nôtres, ne nous ont pas convaincus, c'est vrai, mais ils nous ont aidés à comprendre qu'il y a des positions et des pensées différentes, et que c'est la réalité qui sanctionne, et non un tribunal autoproclamé, que ce soit dans l'académie ou dans le militantisme. Provoquer la réflexion, la discussion et le débat est quelque chose que nous, zapatistes, apprécions au plus haut point.

C'est pourquoi nous admirons la pensée anarchiste. Il est clair que nous ne sommes pas des anarchistes, mais leurs propositions sont celles qui provoquent et encouragent, celles qui font réfléchir. Et croyez-moi, la pensée critique orthodoxe, pour l'appeler ainsi, a beaucoup à apprendre à cet égard, mais pas seulement, de la pensée anarchiste. Pour vous donner un exemple, la critique de l'État en tant que tel est quelque chose qui, dans la pensée anarchiste, a déjà fait beaucoup de chemin.

Mais pour en revenir aux 3 maudits, quand n'importe lequel d'entre vous, dit le Sup à celui qui exigeait une rectification zapatiste, pourra s'asseoir devant n'importe lequel de mes camarades sans qu'ils aient à craindre vos moqueries, votre verdict, votre condamnation ; quand vous réussirez à vous faire parler avec égalité et respect ; quand ils vous verront comme des camarades et non comme d'étranges juges ; quand vous serez affectueux, comme on le dit ici ; ou lorsque votre pensée, qu'elle coïncide ou non avec la nôtre, nous aide à découvrir les rouages de l'hydre, nous conduit à de nouvelles questions, nous invite à de nouvelles voies, nous fait réfléchir, ou lorsque vous pouvez expliquer ou provoquer l'analyse d'un aspect concret de la réalité, alors et seulement alors, vous verrez que nous avons pour vous les mêmes petites attentions que nous pouvons avoir pour vous. En attendant, ajoutait Sup Marcos avec cet humour acide qui le caractérisait : "abandonnez cette jalousie hétéropatriarcale, mondialiste, reptilienne et illuminati. »

J'ai retenu ici cette anecdote que m'a rapportée Sup Marcos, car il y a quelques mois, lorsque nous avons reçu la visite d'une délégation de parents luttant pour la vérité et la justice à Ayotzinapa, l'un d'entre eux nous a raconté une réunion qu'il avait eue avec le mauvais gouvernement. Je ne me souviens plus si c'était la première. Ce Don Mario nous a raconté que les fonctionnaires sont arrivés avec leur paperasserie et leur bureaucratie, comme s'ils s'occupaient d'un changement de plaque d'immatriculation et non d'un cas de disparition forcée. Les parents étaient effrayés et en colère et voulaient dire ce qu'ils pensaient, mais le bureaucrate en face d'eux a prétendu que seules les personnes inscrites pouvaient parler et les a intimidés. Don Mario raconte qu'ils étaient accompagnés d'un homme âgé, un homme de jugement, comme diraient les zapatistes. Cet homme, sans que personne ne s'y attende, a tapé de la main sur la table et a élevé la voix, exigeant que l'on donne la parole aux parents qui voulaient s'exprimer. Don Mario nous a dit, plus ou moins : « cet homme n'avait pas peur, il nous a ôté notre peur et nous avons parlé, et depuis nous n'avons pas arrêté ». Cet homme qui, brûlant de rage, s'est opposé à l'inattention du gouvernement, aurait pu être une femme, ou quelqu'un d'autre, et je suis sûr que chacun d'entre vous aurait fait la même chose ou quelque chose de similaire dans ces circonstances, mais c'était Adolfo Gilly (*El Muro y la Grieta. Première note sur la méthode zapatiste*, Sup Galeano. 3 mai).

Enfin, je voudrais citer le militant Gilly, celui qui a toujours été du côté des mouvements d'en bas et qui a compris que ce qu'il écrivait n'était pas une simple élucubration théorique, dans l'avant-dernier paragraphe de *La Revolución interrumpida*, il a dit ce qui suit :

« Aucune organisation, aucune politique révolutionnaire ne peut être construite au Mexique en dehors et en dehors de la révolution mexicaine. Le but de cet ouvrage n'est pas de faire une enquête historique ou d'avancer une thèse théorique. Il s'agit d'expliquer et de comprendre pour pouvoir organiser l'intervention révolutionnaire. C'est la défense des conquêtes obtenues pour préparer les luttes à venir. Dans la révolution comme dans la guerre, comme l'ont dit et répété nos maîtres, ceux qui ne sont pas capables de défendre les anciennes positions n'en conquerront jamais de

nouvelles ».

Je crois que c'est l'aspect le plus important de l'œuvre de Gilly. Il n'a jamais cherché la gloire académique, il a toujours regardé avec attention ceux qui luttent, les humiliés et les offensés, à la campagne comme à la ville.

Non, camarade, je ne peux pas vous dire : « *Vous êtes mort dans l'aube brûlante du monde* », comme l'a écrit Octavio Paz. Vous êtes vraiment mort au milieu d'une tempête de guerres, de destruction de la nature, de surexploitation de la force de travail, de dépossession et de guerre contre les peuples indigènes, de féminicides, de disparitions. Il semble qu'une fois de plus il soit minuit dans le siècle, rappelant ce livre que nous aimions commenter de Victor Serge, ou minuit dans la vie.

Maintenant, la lecture des livres, des articles, des interviews, ou l'écoute de ses conférences, sont des moyens de nous faire réfléchir à ce qui semble inévitable, mais qu'un impératif politique et éthique nous pousse à résister et à combattre.

Adolfo Gilly, camarade de rencontres et d'incompréhensions, la terre te sera sûrement favorable.

Aujourd'hui, la pensée critique et provocatrice de Gilly demeure dans une œuvre monumentale de livres et d'articles.

Sergio Rodríguez Lascano

P.-S.

• Publié dans *Viento sur* le 7 juillet 2023 :
<https://vientosur.info/adolfo-gilly-1928-2023-camarada-una-evocacion-muy-personal/>

• Traduction DeepL et Pierre Rousset